

THÈME

Du haut en bas de la grande maison, personne n'ignorait plus qu'Hedwige était éprise d'un garçon qui, malheureusement, ne voulait pas d'elle. Au reste, elle eût gardé pour la solitude de sa chambre ses explosions de chagrin qu'elle se fût encore trahie par son silence, ses soupirs, ses yeux rougis et son indifférence à tout ce qui n'était pas son absorbante tristesse. Les repas, surtout, étaient difficiles. Refuser les plats l'un après l'autre, boire d'un air contraint une gorgée d'eau, puis fixer la porte d'un long regard désespéré en émiettant son pain d'une main nerveuse, ne pas répondre aux questions qu'on lui posait ou tressaillir lorsqu'on lui touchait le bras, elle n'épargna rien à son entourage qui pût lasser la compassion et devenait rapidement ennuyeuse.

« Il faut essayer de réagir », murmurait M. Vasseur.

Réagir ! Quel sens pouvait avoir ce mot ? Elle reconnaissait là le langage des personnes étrangères à sa douleur et à son amour, c'est-à-dire le monde entier, et elle éprouvait une satisfaction un peu vaniteuse à se sentir seule, toute seule. Parfois elle refoulait les larmes qui lui montaient aux yeux, mais cet effort était visible et elle le savait. Elle cachait, si l'on peut dire, ostensiblement son chagrin.

À vrai dire, cette façon de se donner en spectacle adoucissait quelque peu son tourment. Le simple fait d'être malheureuse la grandissait à ses propres yeux. Jusque-là, elle n'avait connu que les petites vexations et les médiocres plaisirs d'une existence égale, et voici que, tout à coup, sa vie se transformait en quelque chose de détestable, il est vrai, mais aussi de passionnant. Elle se sentait marquée par le sort et considérait avec une secrète pitié les humains placides dont le malheur ne voulait pas.

Ces pensées naïves la grisaient. Enfin elle devenait l'égale de la dédaigneuse Ulrique dont elle enviait les attitudes de souveraine mécontente et elle trouvait presque tolérables les repas qui lui permettaient de rivaliser d'ennui avec son modèle. La nuit, toutefois, rendue à elle-même dans sa solitude, et n'ayant plus personne à qui donner cette espèce de comédie lugubre, elle redevenait la proie de l'inexorable désespoir. Souvent, pour mieux souffrir, elle s'examinait dans son miroir et s'interrogeait sans fin sur ce que M. Dolange avait pensé d'elle et sur ce qu'il penserait d'elle si, par d'impossibles conjonctures, il la voyait ainsi, à la lumière flatteuse de cette petite lampe qu'elle promenait autour de son visage. Assurément, elle paraissait jolie avec sa chevelure répandue sur ses épaules, ses yeux agrandis par la cerne des veilles. Ses joues perdaient leur rondeur et se déveloutaient. Elle se découvrait une figure intéressante. Une fois, elle fit glisser à ses pieds sa chemise de nuit et considéra tristement son jeune corps que personne ne voyait jamais. À quoi lui servaient ces beaux bras ronds qui n'étreignaient que du vide dans des songes confus et décevants, cette poitrine d'une blancheur et d'un galbe si purs, ces flancs où elle rêvait de sentir quelque jour la douceur chaude d'une main qui ne fût pas la sienne, le poids d'une tête, la fraîcheur d'une joue ? Comment se pouvait-il qu'une action si simple ne fût pas possible ? Elle se figurait le jeune homme à ses genoux, mais, par une timidité bizarre, il répugnait à Hedwige de l'imaginer autrement qu'elle ne l'avait vu dans le salon de sa cousine et, sans se rendre compte du comique de la chose, ne lui donnait jamais d'autre nom que M. Dolange.

Julien Green, *Le Malfaiteur*, Plon, 1974 [1955], p. 76-78

Faits de langue : commentez et justifiez en français votre traduction des segments soulignés dans le texte.

VERSION

Egli alla prima luce dell'alba doveva guardare, ma non sapeva se verso la pozza o sopra il proprio corpo a controllare visivamente se vi fossero ombre di bubboni pur dove per tutta la notte aveva toccato e tastato con le mani anche in quei brevi momenti di dormiveglia. Guardava incerto scansando lentamente i peli del petto e del ventre. Con un vetro cercò di specchiarsi le spalle e il filo della schiena. Dopo ogni ispezione tornava con il mento sulle ginocchia. Di quella peste morivano a Siena sotto una loggia aperta davanti a un grande orto giardino accosto alle mura di mezzogiorno della città, uno a fianco dell'altro, i fratelli Ambrogio e Pietro Lorenzetti. Si erano fatti accostare per spartirsi lo stupore e la delusione e anche per mostrarsi a vicenda, da pittori, i punti del corpo in cui si guastava il naturale colore. Commentavano appena l'intensità e l'estensione delle macchie e non ne saggiarono più di due volte con l'indice della sinistra, reciprocamente, la cedevole purulenza. Già da almeno mezza giornata anche gli allievi più affezionati li avevano abbandonati. Erano scappati correndo buttando via panni tavoli tazze pennelli : avevano scansato sgabelli e cavalletti a calci e saltato gli orci e le casse di colori. Pietro si rivolse ad Ambrogio con il lenzuolo tirato fino alla bocca : l'orlo di quel lino si muoveva per aiutare il labbro inferiore a parlare.

« Perché dio ci punisce ? Perché noi due e tutti e due ? Non abbiamo meritato la nostra bravura ? Non l'abbiamo messa al suo servizio ? Forse la madonna si è sentita offesa da qualcuno dei volti o dalle mosse che le abbiamo dato per farla vedere a questi cristiani ? Che forse l'avessimo intenerita tanto da farla anche troppo umanamente compiaciuta ? O troppo addolorata ? O alla stessa misura delle pie donne sotto la croce ? E non tanto bella come può essere e come può giudicarsi ? O abbiamo troppo ardito a scoprirle un seno mentre che allattava ? O che le abbiamo fatto dispetto a toglierle le gemme incastonate di indosso e la corona fabbricata d'oro dalla testa ? Chissà perché penso soprattutto alla madonna. E tu, a chi ti viene di rivolgerti ?

« A tutti e a tutto », rispose Ambrogio strapazzando il lenzuolo.

« Ma ho fatica a trangugiare lo sputo come anche a redigere un'accusa. Mi dispiace di non poter dipingere. [...] Chissà come è arrivata questa pestilenza : prende chi gli pare e nessuno sa come resisterle anche perché ci siamo arresi prima ancora di prenderla. Ormai è tardi. È dentro il nostro corpo, ogni suo concetto e parte, più dell'anima di dio. Ma non posso credere che sia il suo soffio e la sua volontà. Credo che c'è e che ci porta alla morte. L'anima gli ha già fatto posto ».

« Non bestemmiare ».

« No. Mi addoloro cristianamente. Non sopporto la sete e il fetore che mi appiccica. Mi brucia gli occhi il fumo dei rovi. Mi pesa il lenzuolo. Le budella mi si rivoltano. La lingua mi si secca più sfranta di uno zibibbo. Lo stomaco mi si gonfia di sospetto e di paura. Mischio tutto insieme ma non ne posso alitare nessun vapore. Non ho nostalgia. La scena dell'affresco, se non l'ho fatta e nessuno la vedrà mai, così nessuno la copierà. Non sapranno nemmeno di quanta mancanza dovrebbero ritenersi privati ».

Paolo Volponi, « La fonte » (1984), *I racconti*, Einaudi, 2017, pp. 50-52

Faits de langue : commentez et justifiez en français votre traduction des segments soulignés dans le texte.

INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie.

Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

► **Concours interne de l'Agrégation de l'enseignement public :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EAI	0429A	102	3448

► **Concours interne du CAER / Agrégation de l'enseignement privé :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EAH	0429A	102	3448